

NOEL EN MER

Par René de Pont-Jest.

C'était un superbe trois-mâts que l'Arc-en-Ciel. Construit sur le modèle des grands clipper américains, fin de l'avant, bien assis sur l'eau, la mâture légère et solidement tenue, commandé par un des meilleurs marins de Nantes, le capitaine Yves Lamenek, et monté par vingt solides matelots bretons, le coquet bâtiment semblait un gigantesque albatros, caressant les flots de ses ailes de neige, lors que, toutes voiles dehors, il filait grand largue, avec une vitesse de dix milles à l'heure.

Son chargement fait et ses passagers embarqués, parmi lesquels un révérend père mariste, qui venait de passer cinq ans en Océanie, l'Arc-en-Ciel avait quitté Valparaiso au commencement de novembre, c'est-à-dire au milieu de la belle saison sur les côtes du Pacifique, avait double le cap Horn et remontait au nord pour gagner Buenos-Ayres, son escale accoutumée. Le capitaine Lamenek espérait que son voyage se poursuivrait aussi heureusement jusqu'en France, quand, par le travers de île Falkland, à la hauteur du détroit de Magellan, se produisit à bord un événement qui causa toujours aux marins la plus profonde émotion lorsqu'il arrive en pleine mer : un décès.

Au nombre des passagers de seconde, pris à Valparaiso, se trouvaient une jeune femme et son enfant, de dix à douze mois. Sur le livre d'embarquement ils étaient ainsi désignés : veuve Marie Nollet et son fils Henri. La mère avait vingt-cinq ans à peine ; elle était blonde, de physionomie agréable, douce, mais un peu sauvage. Bien de ses compagnons de voyage et les matelots fusent remplis de prévenances pour elle : bien que le commandant de l'Arc-en-Ciel ne manquât jamais, lorsqu'il venait faire un tour à l'avant, de lui dire un mot aimable et de s'informer du bébé, malgré tout cela, elle se livrait peu et répondait avec réserve à toutes les questions, peut-être avec timidité, peut-être parce qu'elle n'avait que de tristes choses à raconter. On savait seulement qu'elle était Normande et que son mari, employé dans une grande exploitation d'une mine d'argent de Cordillères, était mort six mois après la naissance de son fils, malheur qui avait décidé sa veuve à retourner en France, dans sa famille. Quant au petit Henri, c'était un poupon frais et rose, avec les grands yeux bleus de sa mère, et souriant déjà aux hommes de l'équipage qui le caressaient.

Or, un soir, la pauvre femme qui était bien un peu pâle, mais dont la santé cependant paraissait bonne, fut prise de suffocations et mourut brusquement, enlevée par une angine de poitrine ou par la rupture d'un anévrysme. Le commandant Lamenek dressa, selon les formes usitées à bord, l'acte de décès de sa malheureuse passagère et mit les scellés sur sa malle, où il n'avait rien découvert de nature à la renseigner à l'égard de l'état civil de la défunte. Il y avait cherché vainement son acte de mariage, un passeport, un document quelconque : il n'y avait trouvé que l'extrait de baptême de l'enfant, dans la chapelle des jésuites de Valparaiso ; mais cette pièce ne mentionnait pas même le non de famille de la mère ; puis quelques lettres insignifiantes, adressées de France à M. Nollet et en renfermant aucun détail de nature à aider à la recherche des parents paternels ou maternels de l'or-

phelin.

Cela constaté et n'ayant plus qu'un seul espoir, c'est que Marie Nollet avait annoncé son retour en France et que, probablement, il arriverait à son adresse quelques lettres à Saint Nazaire, le capitaine dut tout disposer pour ses obsèques. Elles ne pouvaient être que ce que sont les funérailles à bord, aussi bien pour les grands que pour les humbles, lorsque la terre est loin. Le charpentier bâtit en hâte un cercueil grossier : une excellente femme, passagère de l'avant, y coucha sa compagne de route, et le soir, quand la nuit fut venue, le capitaine donna l'ordre à deux hommes de présenter à l'un des sabords le coffre auquel on avait solidement amariné, pour qu'il ne surnageât pas, un pesant boulet.

Le père mariste récitait à haute voix les prières des trépassés ; puis "A la mer !" Yves Lamenek.

Le missionnaire dit une dernière prière et aussitôt, poussé dehors, le coffre ouvrit les flots avec un bruit sourd. Les témoins de cette scène n'étaient pas un cri d'épouvante et, du panneau de l'avant, un vagissement leur répondit. L'orphelin s'était réveillé et ses petites lèvres avides appelaient instinctivement le sein de la disparue pour toujours.

Le lendemain, les choses reprirent à bord leur cours ordinaire : le temps devint meilleur et l'Arc-en-Ciel put faire bonne route vers Buenos-Ayres. Quant à l'enfant de Marie Nollet, il avait été confié aux soins de la brave femme qui s'en était spontanément chargée. Il ne devait manquer de rien : la chèvre qui vivait avec deux moutons sous le gaillard d'avant avait les mamelles pleines. De plus, les matelots l'avaient en quelque sorte adopté. Le soir, le moment du repos venu, ils le prenaient doucement dans leurs mains calleuses et le faisaient sourire en lui fredonnant des airs bretons.

Une huitaine de jours s'écoulaient ainsi ; puis le commandant Lamenek vint jeter l'ancre devant Buenos-Ayres, mais pour ne rester en rade que juste le temps de compléter son chargement et d'embarquer une demi-douzaine de passagers Quarante-huit heures plus tard, il dérapait pour sortir du majestueux estuaire du Rio de la Plata, mettre le cap au Nord-Est et faire route directement vers notre hémisphère.

Au nombre des nouveaux passagers de l'Arc-en-Ciel étaient deux Français, M. et Madame de Lussay, qui revenaient en France après un assez long séjour dans la République Argentine. Le mari, Jacques de Lussay, ancien élève de l'École polytechnique et ingénieur de mérite, avec trente deux ans à peine. C'était un bon cavalier, de tournure distinguée. Sa femme Raymonde, n'avait pas dépassé vingt-cinq ans : elle était remarquablement jolie avec son teint chaud de méridionale, ses grands yeux bruns frangés de longs cils soyeux et sa lourde chevelure d'ébène. Ce qui frappa tout d'abord, ce qui trahit immédiatement les allures des deux époux, ce fut leur tendresse réciproque, la communauté de leurs idées, leur désir évident de ne vivre à bord que l'un pour l'autre, d'éviter toute relation de nature à interrompre leur chère intimité. Après le repas, au lieu de rester dans le salon ou de se mêler sur le pont à leurs compagnons de voyage, ils se réfugiaient à l'arrière de la dunette, près du couronnement, et là, les mains dans les mains, s'isolaient du reste du monde. Ils rêvaient, demeurant muets, comme s'ils

craignaient de se communiquer les pensées qui les obsédaient. Un jour succombant à la terreur secrète qui l'oppressait Madame de Lussay laisser tomber sa tête sur l'épaule de son mari, en lui disant tout bas, d'une voix étranglée :

"Pourquoi retourrons-nous là-bas, puisque Dieu nous a enlevé l'ange de pardon qu'il nous avait donné ? Ne va-t-on pas de nouveau me chasser et me maudire."

—Ma Raymonde, bien-aimée, répondit vivement M. de Lussay en pressant la jeune femme sur son cœur, chasse ces horribles craintes. Rien de semblable n'est possible ! Le malheur même qui nous a frappés ouvrira pour nous toute grande la porte qu'on nous a si cruellement fermée jadis. Eloigne ces souvenirs et sois au contraire pleine de confiance en l'avenir.

C'est que ce drame de famille dont la désespérée gardait ainsi mémoire n'avait pas été pour elle moins outrageant que douloureux. Il peut se raconter en quelques lignes.

Fils d'un colonel de cavalerie sans fortune, que sa mauvaise santé avait fait rentrer dans la vie civile à moins de cinquante ans ; et d'une femme orgueilleuse de la noblesse de sa race plus encore que ne l'était son mari lui-même, Jacques avait été destiné tout jeune, par son père et sa mère, à redorer leur blason à l'aide d'un riche et grand mariage, auquel il pouvait d'ailleurs prétendre, en raison de son nom et de ses mérites personnels. Mais le jour où la comtesse de Lussay avait annoncé à son fils qu'elle allait lui donner, dans leur monde, bien entendu, une épouse deux fois millonnaires, Jacques avait avoué à sa mère qu'il s'était fiancé à Mademoiselle Raymonde Bernier, sœur de l'un de ses anciens camarades de l'École polytechnique. Mademoiselle Bernier était roturière et sans fortune, il est vrai, mais il l'aimait et en était aimé. Elle seule serait sa femme ; il le lui avait juré.

Le comte et la comtesse de Lussay tentèrent d'abord de lutter contre le projet de leur fils, mais ce fut inutile. Il était engagé d'honneur et tiendrait sa parole, à quelques prix que ce fut !

Alors la rupture entre le jeune homme et ses père et mère fut complète, brutale. L'effondrement de ses espérances poussa la comtesse jusqu'à maudire son enfant, et Jacques, chassé de la maison paternelle, ne put se marier qu'après avoir fait des sommations respectueuses.

Cette union accomplie, il fit de nombreuses démarches pour revoir son père et sa mère, mais elles furent inutiles, leur porte lui resta impitoyablement fermée. Alors, le cœur brisé, il s'embarqua avec sa jeune femme pour aller chercher fortune dans la République Argentine, et une fois installé à Buenos-Ayres, il essaya de renouer ses relations avec sa famille. Mais pendant près d'une année, il ne reçut pas un mot de réponse à ses lettres. Enfin, un jour, son père lui adressa quelques lignes, entre lesquelles Jacques crut pouvoir lire un peu de la tendresse qu'il inspirait autrefois. Bien vite il multiplia sa correspondance et le comte lui répondit avec plus d'abandon. Madame de Lussay seule, bien qu'elle fût devenue très souffrante, restait inébranlable dans sa rancune, lorsqu'un événement impatientement attendu lui rendit l'espoir d'obtenir enfin son pardon : Raymonde lui donna un fils.

(a continuer)

UNE LECON MERITEE

Le duc Charles-Guillaume de Brunswick qui vivait il y a une soixantaine d'années, attachait un grand prix à la stricte observation des fêtes et des dimanches. Un jour, il apprend que les paysans d'un village avait l'habitude de se réunir à l'heure de l'office dans un cabaret, et de passer à boire tout le temps qu'ils auraient dû être à l'église. Le duc, vêtu d'une redingote grossière bou-tonnée jusqu'au menton, se rend le dimanche dans l'auberge qu'on lui avait indiqué au moment où la cloche plaît les fidèles à la prière la troupe des mécréants précédés d'un large et lourd personnage que, à son nez rubicond, à sa figure enluminée, on pouvait aisément reconnaître pour le président de la bande joyeuse. Il s'assied au bout de la table et fait asseoir le duc à côté de lui, non toutefois sans jeter un regard de défiance sur ce convive que personne ne se rappelait avoir vu dans la chère enceinte de cabaret. Cependant l'aubergiste apporte devant le président une énorme cruche d'eau de vie. Celui-ci la prend avec ses deux mains, en avale une bonne dose et la remet au duc en disant : Passe cela à ton voisin. La cruche revient ensuite au président, qui, après lui avoir donné une cordiale accolade, la remet en circulation. Chaque convive la saisit successivement avec bonheur et la quitte en disant : Passe cela à ton voisin. A la troisième tournée de la bienheureuse cruche, le duc se lève avec colère, deboutonne sa redingote, et, laissant voir à tous les regards son uniforme bien connu et ses insignes de souverain il donne de toutes ses forces un soufflet au président, en lui disant : Passe cela à ton voisin.

Comme celui-ci hésitait le duc saisit son épée en disant : "Que celui de vous qui frappera trop doucement ou trop lentement prenne garde à lui, car j'en ferai bonne justice."

A ces mots, tous les bras se lèvent, les soufflets pleuvent d'un bout de la table à l'autre, cinq ou six fois de suite, jusqu'à ce qu'enfin le duc, satisfait du châiment qu'il vient d'infliger à cette incorrigible troupe de buveurs, les laisse en repos. On dit que, le dimanche suivant nul d'entre eux ne fut tenté de retourner au cabaret.

MAGASIN POPULAIRE

L'endroit le plus populaire et où vous trouverez le plus de satisfaction est à notre magasin. Nous tenons toujours en mains Farine, Melasse, Sucre, Thé, qualité extra, Huile la meilleure, Marchandises Sèches, Bottes et Souliers, Groceries, Clous, Poeles, Habilements, etc. le tout vendu à bas prix pour paiement comptant. Nous avons aussi Coton, Indiennes, Casques de pelletterie, Drap, etc. Le plus haut prix payé pour les produits. Nous venons de recevoir des Graines de jardin, de toutes sortes : Graines de foin, Trèfle et lentilles (vetches). Aussi : livres d'école, Français et Anglais.

J. B. Gandet
Gérant
St Louis,

AVIS

J'ai besoin de volailles, Oies, Dindes, Poulets etc. pour lesquels je paierai le plus haut prix en argent. Aussi, Anguilles, Eperlans, —Venez me voir
JEROME J. BUOTE
Little Tignish 5 Nov. 1896.

Ripens Tabules cure biliousness. Ripens Tabules cure constipation.

REMOVAL SALE

As we expect to vacate our present place of business in the near future we want to reduce our stock as small as possible and will give bargains in every line.

Heating and Cook Stoves	20 per cent and 25 per cent off.
Furniture	20 "
Crockeryware	20 "
Glassware	20 to 33 1/2 "
Lamps	20 "
Hanging Lamps white shades	89 cts.
Boys unbreakable Sleighs	50
Crokinole Boards	1.25

Brace, & McKay Co.
Summerside P. E. 1. Dec. 9th 1896.

CHEAPEST

AND

BEST

CHAIRS

—IN—

P. E. I.

—X—

Make—

them ourselves

—X—

WRITE

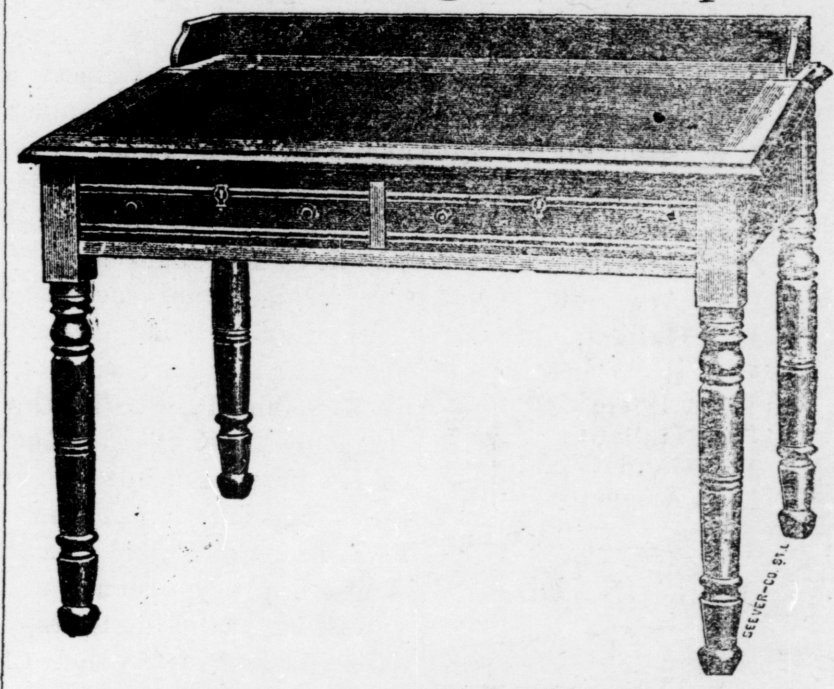
FOR CUTS

AND PRICES.

SCHOOL

FURNITURE

Good, Strong & Cheap



MARK WRIGHT & CO.
Charlottetown

WRITE FOR PRICES.
Jan. 16 '96.

HAVE YOU A LEAKY ROOF?

Have you a roof that you have tried all kinds of Roofing on and cannot get tight and waterproof? If you have such a roof, you should try Canvas Roofing and then you will be happy.

CANVAS READY ROOFING

Is cheaper and better than Shingles for a pitch or pitroof hc and gravel for a flat roof.

Will Turn The Water Every Time

And is the Cheapest and best Roofing in the Market Can be seen in use on Schurman, Lefurgue & Co's drying house at the rear of their New Mill, or on D. Rogers' dwelling house, or W. P. Rogers' dwelling house on Church Street.

For Sale by

D. ROGERS & SON

Summerside, June 10, 1896.